



HAL
open science

Qu'est-ce qu'être Grec ?

Claire Barat

► **To cite this version:**

Claire Barat. Qu'est-ce qu'être Grec ?. P.-Y. Boillet; C. Barat; M. Costanzi. Les diasporas grecques du VIIIe s. au IIIe s. avant J.-C., DUNOD, pp.176-186, 2012. hal-03664437

HAL Id: hal-03664437

<https://uphf.hal.science/hal-03664437>

Submitted on 28 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire BARAT

Qu'est-ce qu'être Grec ?

I. Comment les Grecs se définissaient-ils ?

- A. Les noms des Grecs
- B. L'appartenance à une cité
- C. Le ciment religieux
- D. La langue grecque

II. L'évolution du sentiment d'hellénicité durant l'Antiquité

- A. Un sentiment fondé sur les généalogies à l'époque archaïque
- B. Le tournant des guerres médiques et l'altérité du Barbare
- C. Le sentiment panhellénique au IV^e siècle
- D. Une identité grecque par l'éducation à l'époque hellénistique

Introduction :

Qu'est-ce qu'être Grec ? Comment définir l'identité grecque, l'hellénicité ? Pour répondre à cette question, de nombreux chercheurs prennent comme point de départ de leur réflexion le passage suivant du livre VIII d'Hérodote, qui se situe après la victoire de Salamine. Le roi Alexandre de Macédoine est venu comme ambassadeur des Perses auprès des Athéniens et leur propose la paix et à soumission au Grand Roi. Des envoyés spartiates, prévenus de l'ambassade d'Alexandre et inquiets de la réponse des Athéniens, interviennent et rappellent aux Athéniens leur responsabilité dans le déclenchement des guerres médiques. Les Athéniens mettent en scène leur refus et chassent Alexandre avec des menaces à peine voilées. Ils répondent ensuite aux Spartiates de la manière suivante :

« Voilà ce qu'ils répondirent à Alexandre ; puis ils dirent aux envoyés de Sparte : « Les Lacédémoniens ont eu peur que nous ne traitions avec les Barbares, et leur crainte est fort naturelle, mais c'est, semble-t-il, basement mettre en doute la noblesse d'Athènes, quand vous la connaissez bien, quand vous savez qu'il n'y a pas au monde assez d'or, une terre assez extraordinaire par sa richesse et sa beauté, pour que nous consentions à ce prix à nous ranger du côté du Mède et à réduire la Grèce en esclavage. Il existe de nombreuses raisons graves pour nous en empêcher, quand nous voudrions le faire, et la première et la plus grave, ce sont les images et les demeures de nos dieux, incendiées, gisant à terre, qui exigent de nous une vengeance éclatante plutôt qu'un accord avec l'auteur de ce crime ; ensuite, il a le monde grec, uni par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices qui nous sont communs, nos mœurs qui sont les mêmes, et cela, des Athéniens ne sauraient le trahir. Sachez donc, si par hasard vous ne le saviez pas encore, qu'aussi longtemps qu'il y aura sur terre un Athénien, nous ne pactiserons pas avec Xerxès. »

Hérodote, *Histoires*, VIII, 144, 1-3 (traduction Andrée Barguet, Gallimard).

Ce célèbre passage d'Hérodote donne donc une définition de que signifie « être Grec » pour un Grec de l'Antiquité. Ce sentiment identitaire, d'appartenance, s'appuie donc sur le sang, la langue, la religion et les coutumes.

Dans ce chapitre, nous tenter d'établir la façon dont les Grecs se définissaient eux-mêmes, puis nous verrons comment ce sentiment d'appartenance à l'hellénisme a pu évoluer tout au long de la période étudiée.

I. Comment les Grecs se définissaient-ils ?

A. Les noms des Grecs

Le nom de « Grecs » que nous utilisons en français dérive du latin *Graeci* et non pas du grec. Les Grecs s'appelaient eux-mêmes *Hellenoi*, les « Hellènes ». Mais le terme d'« Hellènes » n'est pas le seul que les Grecs de l'Antiquité ont utilisé pour se définir. Le terme même d'*Hellenoi* dérive de deux termes plus anciens, *Selloi* et *Elloi* qui sont connus notamment dans l'*Iliade* d'Homère (Cassola 2008, p. 6). Le terme d'Hellade correspond à la région de Dodone en Epire, mais on trouve aussi une Hellade en Thessalie. Le terme d'Hellade est employé pour qualifier aussi bien l'Italie du sud (la Grande Grèce) que la côte égéenne de l'Asie Mineure.

Dans l'*Iliade* d'Homère, les Grecs opposés aux Troyens sont qualifiés de manière poétique d'Achéens, d'Argiens et de Danaens. Comme dans le cas de l'ethnique « Hellènes », ces ethniques correspondent à des régions de la Grèce : on peut évoquer l'Achaïe Phtiotide, et à l'Achaïe péloponnésienne, tandis qu'Argiens et Danaens se confondent car Danaos était le fondateur mythique d'Argos.

Les Grecs avaient pris conscience des différents dialectes grecs qui étaient parlés dans le monde grec et expliquaient majoritairement cela par la présence de Doriens et d'Ioniens, et par les différentes phases de peuplement de la Grèce. Hérodote (*Histoire*, I, 56-58) explique, à partir des cas d'Athènes et de Sparte, la différence entre les Ioniens et les Doriens en indiquant que les Ioniens remontent aux Pélasges, qui n'ont jamais quitté leur sol, et qui parlaient à l'origine une langue barbare, tandis que les Doriens, qui sont des Hellènes, se sont déplacés souvent : ils vivaient en Phtiotide sous le roi Deucalion, puis en Histiaotide au pied des monts Ossa et Olympe, sous Doros, le fils d'Hellen, puis, chassés par les Cadméens, ils se sont établis à Pindos, sous de nom de Macédon, puis enfin, après la Dryopide, ils se sont établis dans le Péloponnèse, où ils ont pris le nom de Doriens. Ce passage d'Hérodote est très intéressant, car il nous montre que ce sont les Doriens qui sont les véritables Grecs, alors que les Ioniens ne sont devenus Hellènes que par la conquête et l'abandon de la langue pélasgique.

On peut donc voir qu'une définition de l'identité grecque par le nom, celui de Grecs ou d'Hellènes, se heurte à la différenciation première entre Ioniens et Doriens, et cette différenciation repose à la fois sur le sang et sur la langue. Cependant, si le texte d'Hérodote établit une hiérarchie dans la « grecité » entre Ioniens et Doriens, il ne dit nullement que les Athéniens et les autres Ioniens ne sont pas des Grecs, et ne parlent pas une langue grecque, ce qui ferait d'eux des Barbares (*stricto sensu*, ceux qui ne parlent pas le grec). A l'époque où Hérodote écrit ses *Histoires*, Ioniens et Doriens sont également considérés comme des Grecs, et au nom de ce sentiment commun que les Athéniens justifient leur refus de l'alliance avec la Perse suite à l'ambassade d'Alexandre de Macédoine (Hérodote, *Histoires*, VIII, 144, 2). Néanmoins, les solidarités entre Doriens et Ioniens peuvent jouer, comme le suppose par exemple le stratège Nicias avant l'expédition athénienne en Sicile en 415 (Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, VI, 1-6 ; 9-11), et pas forcément à l'avantage des Athéniens.

Il faut donc trouver un autre élément pour définir les Grecs.

B. L'appartenance à une cité

Les Grecs, depuis environ le VIII^e siècle, vivent majoritairement dans un cadre civique, dans des *poleis* ou cités-Etats. Une *polis* se définit par l'opposition entre l'*asty* (la zone urbanisée) et la *chôra*, la campagne. Une cité grecque se caractérise par certains bâtiments et monuments : une citadelle ou acropole (*acropolis* signifie « ville haute »), une agora ou place du marché, un théâtre. Ce qui fait l'identité d'une cité, ce sont avant tout ses citoyens. En effet, on n'appelait pas une cité par son nom, Athènes, Sparte, Corinthe, mais on disait « la cité des Athéniens », « la cité des Lacédémoniens », « la cité des Corinthiens ». Ce sont les citoyens qui définissaient la cité, et qui, aux époques archaïque et classique, en assuraient la défense dans les armées civiques au moyen de l'équipement hoplitique. Dans chaque cité, on trouvait une assemblée populaire à laquelle les citoyens participaient. Les régimes politiques des cités grecques différaient d'une cité à l'autre : il pouvait s'agir de régime oligarchique où le pouvoir appartenait à un petit groupe d'individus, d'un régime aristocratique, d'un régime timocratique, où le pouvoir appartenait aux plus riches et enfin d'un régime démocratique, dont l'exemple le plus connu est Athènes à l'époque classique. Il faut souligner que le régime démocratique était le moins répandu dans les cités grecques, et que les cités pouvaient être également gouvernées par des tyrans. A l'époque classique, on recense environ 750 cités grecques dans le monde balkanique et égéen, et environ 300 dans le monde colonial (Brulé 1995, p. 9).

Donc, si l'on reprend la définition donnée par Hérodote (Hérodote, *Histoires*, VIII, 144, 2), on peut dire que la vie dans le cadre de la cité grecque est un élément identitaire pour définir les Grecs. Mais, comme dans le cas de la langue et du sang, il faut nuancer notre propos. Les Grecs ne sont les seuls à vivre dans le cadre de villes : on peut penser aux villes perses, mésopotamiennes, égyptiennes. Mais, on peut objecter que dans ces villes, s'il y a des monuments communs avec les cités grecques (temples, places publiques, citadelles), certains éléments en sont absents comme le théâtre. De plus, ces villes n'ont pas forcément un gouvernement autonome : elles dépendent de grands royaumes. C'est donc l'autonomie et l'organisation politique des cités grecques qui définissent leur identité.

Un autre problème se pose : tous les Grecs ne vivent pas dans un cadre civique : les Grecs du Nord, comme les Epirotes et les Thessaliens, sont organisés en *ethnè*, en peuples. La cité n'est pas le modèle politique de référence. Il en est de même pour la Macédoine, qui est organisée en royaume. C'est cet aspect « marginal » qui a amené l'orateur athénien du IV^e siècle Démosthène à qualifier Philippe II de Macédoine de « Barbare », car il estimait que les Macédoniens n'étaient pas des Grecs, ne vivaient pas à la grecque. Or les Macédoniens parlaient néanmoins le grec : la langue macédonienne est un dialecte grec du Nord.

On a donc vu que la vie dans le cadre civique était une condition nécessaire, mais pas suffisante pour définir l'identité grecque.

C. Le ciment religieux.

Il est très difficile de donner une définition de la religion grecque, car ce n'est pas une religion révélée disposant d'un dogme univoque. Même s'il y a des variantes régionales dans les panthéons et dans les épicleses des dieux, les divinités du panthéon grec comme Zeus, Héra, Apollon, Arès, Athéna, Dionysos, Poséidon, Hadès, Déméter, Aphrodite, Héphaïstos, sont des dieux reconnus partout dans le monde grec.

Ce sont les mythes de fondations et les cultes héroïques qui diffèrent d'une cité à l'autre. La religion est un élément de l'identité grecque pour Hérodote (Hérodote, *Histoires*, VIII, 144, 2), et cela est d'autant plus vrai que l'historien situe son propos au lendemain de la bataille de Salamine en 480, qui a certes vu la victoire des Grecs contre la flotte perse, mais

qui a aussi vu le saccage de l'acropole d'Athènes par l'armée perse. C'est au nom de la fidélité aux dieux grecs, dont les sanctuaires ont été outragés par les Perses, que les Athéniens refusent la proposition d'alliance avec les Perses suggérée par Alexandre de Macédoine.

Après les guerres médiques, s'est répandue l'idée que les dieux grecs étaient les vainqueurs de la guerre, car ils avaient combattu aux côtés des Grecs. Même si les Grecs sont respectueux des divinités étrangères (que l'on pense à l'*interpretatio graeca* qu'effectue Hérodote lorsqu'il présente les divinités étrangères dans ses *Histoires*), ils en adoptent finalement assez peu : Dionysos, présenté comme un dieu oriental, impose son culte dans la cité, comme on le voit dans les *Bacchanales* d'Euripide. Les Grecs utilisent plutôt les épicleses pour distinguer leurs dieux : on a ainsi en Carie, les cultes de Zeus *Carios*, de Zeus *Labraundos*.

D. La langue grecque

Ce qui définit enfin les Grecs pour Hérodote, c'est l'usage de la langue grecque. En effet, à l'époque classique, c'est encore l'usage de la langue grecque qui distingue le Grec du Barbare. Par Barbare, nous entendons toute personne qui ne parle pas le grec. La vision du Barbare, sanguinaire, cruel est une création de l'époque classique destinée à qualifier les Perses, devenus les ennemis héréditaires des Grecs.

Le critère linguistique peut tout à fait être retenu pour définir l'identité grecque aux époques archaïque et classique, même s'il y a plusieurs dialectes grecs. C'est d'ailleurs le critère linguistique qui permet de ne pas classer les Macédoniens du côté des Barbares.

Avec les conquêtes d'Alexandre le Grand, la question linguistique devient tout autre : en effet, l'usage de la langue grecque se répand dans l'ancien Empire perse, mais il s'agit d'une langue commune, une *koinè* qui dérive du grec attique. C'est cette langue qui va remplacer l'araméen comme langue administrative dans tous les royaumes hellénistiques. C'est donc une langue qui va être parlée par d'autres peuples que les Grecs. Ce qui va désormais définir un Grec, c'est sa capacité à bien parler le grec, car des Egyptiens, des Juifs, des Iraniens et des Syriens parlent le grec.

S'il paraît si difficile de définir l'identité grecque tout au long de l'Antiquité, c'est parce qu'elle a évolué au cours de l'histoire.

II. L'évolution du sentiment d'hellénicité durant l'Antiquité

A. Un sentiment fondé sur les généalogies à l'époque archaïque

Dans son ouvrage *Hellenicity. Between ethnicity and culture*, J. Hall estime que l'identité grecque à l'époque archaïque sur les mythes de la parenté, qui distinguait les Doriens, les Ioniens, les Eoliens etc. (Hall 2002, p. 55-89). Une identité grecque plus générale s'est développée au VI^e siècle autour de grands centres panhelléniques comme Olympie ou Delphes. De grands concours panhelléniques mêlant épreuves sportives et poétiques y avaient lieu et seuls les Hellènes avaient le droit de participer à la compétition (Hall 2002, p. 134-171). Avoir le droit de participer aux Jeux Olympiques ou à la gestion du sanctuaire de Delphes par le biais de l'amphictionie pyléo-delphienne était un gage d'hellénicité.

B. Le tournant des guerres médiques et l'altérité du Barbare

J. Hall (Hall 2002, p. 172-188) estime que c'est la confrontation avec les Perses à l'occasion des guerres médiques que l'identité grecque s'est transformée. L'identité grecque

s'est en effet construite par opposition à la figure du Barbare, à savoir le Perse. C'est sur des critères culturels beaucoup plus que sur des critères ethniques que cette nouvelle identité s'est fondée. Les Barbares étaient en effet ceux qui ne parlaient pas grec, qui n'honoraient pas les dieux grecs et qui ne vivaient pas dans des cités grecques. F. Hartog, dans son ouvrage *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, fait une analyse très poussée du *logos* scythe dans les Histoires d'Hérodote (IV, 1-144) et montre bien que les Scythes sont à la fois le comble de l'étrangeté pour les Grecs dans le sens où ils sont surtout nomades (sans cité), dans le sens où leur pays n'a pas de frontières bien précises, dans le sens où ils ont des rites particuliers en ce qui concerne la religion et les funérailles royales. L'identité grecque peut donc se construire en opposition avec l'identité scythe. Mais comme F. Hartog l'explique, ces Scythes sont également assez proches des Grecs, dans le sens où ils ont Héraclès comme ancêtre, dans le sens où ils adoptent une stratégie qui rappelle la stratégie de Thémistocle à Salamine lorsqu'eux-mêmes doivent subir l'invasion de leur territoire par Darius et ses armées en 513 : la stratégie de l'évitement. Le *logos* scythe parle donc beaucoup des Grecs et des Athéniens.

C'est après les guerres médiques que l'on observe un glissement de sens : le Barbare devient cruel, sanguinaire et irrationnel, par opposition bien entendu au Grec, habitant raisonnable de la cité. Autant les Barbares qui étaient en contacts avec les Grecs avant les guerres médiques peuvent être présentés de façon positive par Hérodote dans ses *Histoires*, surtout lorsqu'ils sont philhellènes comme le roi Crésus de Lydie, autant après les guerres médiques, les Perses obtiennent le monopole du titre de Barbare.

L'intervention des Perses dans la guerre du Péloponnèse à partir de 412 montre que s'il y avait un « tabou du Barbare » à Athènes, ce sentiment n'était pas répandu dans tout le monde grec. Les Spartiates vont être les bénéficiaires de l'or perse durant quelques décennies à la fin du V^e siècle et au début du IV^e siècle. Mais pour l'historiographie, majoritairement athénienne, c'est un scandale.

Cette identité grecque, culturelle et « déséthnicisée » va s'épanouir dans le sentiment panhellénique.

C. Le sentiment panhellénique au IV^e siècle

C'est l'orateur athénien Isocrate qui formalise cette théorie dans son *Panegyrique* où il appelle Philippe de Macédoine à faire l'unité des Grecs pour venger les destructions en territoire grec durant les guerres médiques et de ce fait envahir l'Empire perse. Ce discours d'union des Grecs, ce discours commun à tous les Grecs, va être abondamment repris dans la propagande de Philippe de Macédoine, jusqu'au Congrès de Corinthe en 337. L'alliance de tous les Grecs sous l'hégémonie de Philippe de Macédoine (pour la traduction et le commentaire du traité de Corinthe, voir Brun 2005, n°83, p. 150-151) doit conduire à la mise en place d'une expédition militaire pour envahir l'Empire perse. Après la mort de Philippe en 336, c'est finalement son fils Alexandre qui reprend ce projet panhellénique à son compte et se lance à la conquête de l'Empire perse au printemps 334. Il prend bien soin, au début de son expédition de faire des passages dans les « lieux de mémoire » des guerres médiques, et donner à tous ses propos et à tous ses actes un sens profondément respectueux de l'histoire grecque « commune » (pèlerinage à Ilium sur la tombe d'Achille par exemple).

Mais ce sentiment panhellénique va être supplanté, au cours de l'expédition d'Alexandre, par l'idée de fusion des peuples, symbolisée par le mariage en 327 d'Alexandre et de Roxane, princesse de Bactriane, et par les noces de Suse en 324 où les Macédoniens épousent des jeunes filles de l'aristocratie iranienne.

Comment être Grec après Alexandre le Grand ?

D. Une identité grecque par l'éducation à l'époque hellénistique

Dès Isocrate, on avait pris conscience dans le monde grec que la *paideia*, l'éducation grecque pouvait être un élément de l'identité culturelle grecque.

Cette éducation à la grecque comprenait la maîtrise parfaite de la langue grecque et une bonne connaissance des « classiques » grecs, notamment Homère. La connaissance de la poésie et de l'éloquence grecques étaient nécessaires pour aspirer à l'exercice de fonctions de responsabilités au sein de la cité grecque. L'éducation sportive faisait aussi partie de cette *paideia*, et les entraînements se pratiquaient au sein d'un espace caractéristique de toute cité grecque : le gymnase. Car une éducation grecque ne s'entendait qu'au sein d'une cité grecque, et comme ce modèle politique avait été développé et implanté jusqu'aux confins des nouveaux royaumes hellénistiques, il était donc possible d'être et de rester Grec en Asie centrale par exemple (Martinez-Sève 2009). La définition de l'hellénicité est donc pleinement culturelle à l'époque hellénistique : on est Grec car on vit comme un Grec, dans une cité grecque, quelle que soit la région où l'on se trouve, du Déroit de Gibraltar à l'Indus.

Conclusion :

La question de l'identité grecque a fait l'objet d'une abondante littérature depuis le XIX^e siècle. J.-M. Luce (Luce 2007a) fait un important rappel historiographique sur le sujet. En effet, jusqu'à la seconde guerre mondiale, les chercheurs considéraient l'identité grecque comme quasiment éternelle. Après la seconde guerre mondiale, et avec le développement du marxisme et de la décolonisation, la réflexion sur l'identité grecque s'est déséthnicisée et les concepts de la sociologie, de l'anthropologie et de l'ethnologie lui ont été appliqués. C'est dans les années 1990 que la recherche s'est de nouveau intéressé à la question ethnique de l'identité grecque : l'identité a été vue comme une donnée subjective, qui pouvait se construire au fil du temps. La périodisation pour l'évolution du sentiment d'hellénicité proposée par J. Hall (Hall 2002) a été admise par bon nombre de chercheurs, mais S. Honigman (Honigman 2007), en s'appuyant sur le cadre chronologique de l'Orient, a rejeté la césure établie par J. Hall autour de la *paideia* au IV^e siècle. Pour elle, la grande césure n'est pas marquée par la conquête d'Alexandre le Grand, mais par la conquête romaine aux II^e et I^{er} siècles. Elle analyse le monde hellénistique comme « un monde de permanence dans une ère de bouleversements » avec la permanence de la cité grecque, la permanence des généalogies grecques et non-grecques, la permanence des identités régionales et la permanence des structures de participation comme les fêtes panhelléniques.

Cerner la question de l'identité grecque est donc très complexe, et ce sont les concepts d' « emprunt » et de « transferts culturels » qui guident désormais la recherche.

Bibliographie :

Austin & Vidal-Naquet 2007 = Austin, M. et Vidal-Naquet, P., *Economies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, 2007.

Briant & Lévêque 1995 = Briant P. et Lévêque P. (dir.), *Le monde grec aux temps classiques. Tome 1 : le V^e siècle*, Paris, 1995.

Brulé 1995 = Bruél, P., « Le pays et les hommes », Briant P. et Lévêque P. (dir.), *Le monde grec aux temps classiques. Tome 1 : le V^e siècle*, Paris, 1995, p. 1-16.

Brun 2005 = Brun P., *Impérialisme et démocratie à Athènes. Inscriptions de l'époque classique*, Paris, 2005.

Burstein 2008 = Burstein, S., « Greek Identity in the Hellenistic Period », K. Zacharia (éd.), *Hellenism. Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Adelshot-Burlington, 2008, p. 59-77.

Hall 2002 = Hall, J., *Hellenicity. Between ethnicity and culture*, Chicago-Londres, 2002.

Hartog 1980 = Hartog, F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980.

Honigman 2007 = Honigman, S., « Permanence des stratégies culturelles grecques à l'œuvre dans les rencontres inter-ethniques, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique », *Pallas*, 73, 2007, p. 125-140.

Hornblower 2008 = Hornblower, S., « Greek Identity in the Archaic and Classical Periods », K. Zacharia (éd.), *Hellenism. Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Adelshot-Burlington, 2008, p. 37-58.

Luce 2007a = Luce, J.-M., « Introduction », J.-M. Luce (éd.), *Pallas*, 73, 2007, p. 11-23.

Luce 2007b = Luce, J.-M. (éd.), *Identités ethniques dans le monde grec antique*, *Pallas*, 73, 2007.

Martinez-Sève 2009 = Martinez-Sève, L., « Les Grecs en Orient : portraits croisés », P. Rouillard (dir.), *Portraits de migrants, portraits de colons*, Paris, 2009, p. 129-140.

Zacharia 2008 = Zacharia, K. (éd.), *Hellenism. Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Adelshot-Burlington, 2008

Exercice : commentaire de texte : Les Dix-Mille sur la mer Noire

Xenophon, *Anabase*, V, 5, 7-12, 19-23 : traduction de Paul Masqueray, CUF (Belles Lettres, Paris).

Sur ces entrefaites arrivent de Sinope des députés. Ils craignent pour la ville de Cotyôra (elle était à eux et leur payait tribut) ; ils craignent aussi pour le pays, parce qu'ils entendaient dire qu'il était mis au pillage. Une fois entrés dans le camp, ils s'exprimèrent de la sorte : c'était Hécatonymos, réputé habile orateur, qui parlait en leur nom : « Nous sommes envoyés, soldats, par la ville de Sinope pour vous féliciter d'avoir vaincu les barbares, vous autres Grecs, et aussi pour nous réjouir avec vous, parce qu'après avoir traversé mille dangers, comme on nous l'a raconté, vous voici devant nous, la vie sauve. Toutefois, nous estimons, Grecs nous-mêmes, que nous ne devons éprouver de votre part, puisque vous êtes des Grecs, que de bons traitements, sans aucun dommage, d'autant plus que nous ne vous avons jamais provoqués par aucun méfait. Or ces Cotyôrites sont nos colons : c'est nous qui leur avons donné ce pays-ci après l'avoir enlevé aux barbares. Voilà pourquoi ils nous paient la redevance que nous leur avons fixée, aussi bien que les habitants de Cérasonte et de Trapézonte. Il en résulte que tout le mal que vous leur aurez fait, la cité de Sinope estime que c'est elle qui le souffre. Aujourd'hui, nous apprenons qu'entrés par la force dans Cotyôra quelques uns d'entre vous logent chez l'habitant, et que c'est par la force que vous prenez dans les redoutes ce dont vous avez besoin sans l'assentiment de personne. Nous réprouvons donc votre conduite : si vous continuez, nous serons contraints de nous allier avec Corylas, avec les Paphlagoniens, avec tous ceux que nous pourrions avoir comme amis».

[réponse de Xénophon] :

« Pour les Cotyôrites qui sont, prétendez-vous, vos sujets, si nous leur avons dérobé quelque chose, c'est de leur faute : ils ne se sont pas conduits envers nous comme des amis, bien au contraire, ils ont fermé leurs portes, ils ne nous ont pas reçus à l'intérieur de leur cité et hors de leurs murs ils ne nous ont pas envoyé de vivres ; ils ont rejeté la responsabilité de ces mesures sur l'harmoste que vous leur avez envoyé. Tu nous reproches ensuite d'avoir

pénétré par force dans la ville et d'y camper : nous voulions qu'on acceptât nos malades chez les habitants, et comme on n'ouvrait pas les portes, à l'endroit où la place nous laissait passer toute seule, c'est par là que nous sommes entrés. Voilà toute la violence que nous avons commise, et nos malades logent dans les maisons, à leurs propres frais. Si nous avons placé des gardes aux portes, c'est pour que ces malades ne soient pas sous les ordres de votre harmoste et que nous soyons maîtres de les emmener, le jour où il nous plaira. Quant à nous, vous le voyez, nous campons en plein air, dans notre ordre habituel. Ainsi nous sommes prêts, si on nous fait du bien, à le rendre, si on nous fait du mal, à nous défendre.

Quant à tes menaces de faire appel contre nous, si tel est votre bon plaisir, à l'alliance de Corylas et des Paphlagoniens, eh bien ! si nous y sommes contraints, nous vous ferons la guerre aux uns comme aux autres : nous l'avons déjà faite à des gens qui étaient bien plus nombreux que vous. Et s'il nous plaît à nous de nous faire aussi du Paphlagonien un ami, — on nous assure qu'il convoite votre cité et vos places maritimes, — nous nous efforcerons, en l'aidant à satisfaire ses convoitises, de nous concilier son amitié »

Introduction :

Ce texte, extrait de l'*Anabase* de l'Athénien Xénophon (v. 428-354), se situe presque à la fin de la narration de l'anabase, l'extraordinaire expédition militaire débutée en 401, sous le commandement de Cyrus le Jeune, frère du roi perse Artaxerxés II, et qui impliqua plus de dix mille mercenaires grecs, dont Xénophon. L'expédition fut un fiasco après la mort de Cyrus à la bataille de COUNAXA près de Babylone, et les mercenaires grecs durent prendre la fuite à travers l'Empire perse, poursuivis par les armées d'Artaxerxés II. Après avoir remonté la vallée du Tigre, les Dix-Mille coupèrent par les plateaux et les montagnes d'Arménie et de Colchide pour se retrouver sur les rivages de la mer Noire, dans les environs de Trapézonte, colonie de Sinope au pays des Colques. Les Dix-Mille souhaitent rejoindre la Grèce par le bord de mer, et ont besoin de ravitaillement, ce qui pose des problèmes avec la population locale, peu soucieuse d'ouvrir des marchés à ces féroces mercenaires. C'est dans ce contexte troublé qu'arrivent à Cotyôra des envoyés de Sinope, colonie milésienne fondée au VII^e siècle.

Le texte est intéressant, car il présente une situation aux marges du monde grec, où les cités grecques de Sinope et de Cotyôra sont des isolats d'hellénité en pays indigène. Il nous présente un mode d'organisation qui a pu faire parler d'un « empire de Sinope » (Austin & Vidal-Naquet 2007, p. 350). Enfin, si l'affrontement reste purement verbal entre Hécatonimos et Xénophon, c'est en raison de l'appel aux valeurs partagées de l'hellénité.

I. La rencontre avec des isolats d'hellénité

Même si la cité de Sinope est d'ancienne fondation milésienne (milieu du VII^e siècle) et si elle a fondé à son tour les colonies de Trapézonte et de Cotyôra, nous nous trouvons dans un environnement résolument non-grec. Même si cela n'est pas indiqué dans le texte, ces cités grecques de la côte sud de la mer Noire sont toujours du ressort de l'Empire perse, mais le contrôle perse a dû se relâcher, ce qui a permis à Sinope d'imposer un tribut à ses colonies en échange de sa protection. Et la protection sinopéenne est efficace car Hécatonimos l'envoyé de Sinope intervient rapidement. Or, Xénophon est bien renseigné sur la situation politique au nord de l'Anatolie, et menace de s'allier avec les Paphlagoniens, peuple belliqueux peuplant les montagnes à l'arrière des côtes de la mer Noire.

II. « L'empire de Sinope »

L'organisation qui nous est présentée dans le texte est un mélange entre une situation coloniale et une petite « Ligue de Délos » bis, où les colonies paieraient un tribut, seraient surveillées par un harmoste (ce terme renvoie aux magistrats spartiates présents dans les cités alliées) et en échange bénéficieraient de la protection et de l'intervention rapide de la cité-mère Sinope. On peut donc trouver cette situation un peu anachronique autour de 399, mais cela prouve que les structures d'organisation des cités peuvent perdurer et s'adapter à des situations locales précises.

III. Les valeurs partagées de l'hellénicité

Le vocabulaire employé par Hécatonymos est révélateur de la vision de ce qu'est l'hellénicité au début du IV^e siècle : il félicite Xénophon pour ses exploits militaires remportés sur les Barbares, c'est-à-dire sur les Perses. Même si ces félicitations sont purement rhétoriques (les Sinopéens sont théoriquement encore sujets perses), cela montre que même éloignés du bassin égéen, les Sinopéens ont été sensibles aux arguments qui opposaient les Grecs aux Barbares après les guerres médiques. C'est parce qu' Hécatonymos et Xénophon partagent les mêmes valeurs de l'hellénicité et la même éducation grecque fondée sur la rhétorique et l'argumentation qu'ils arrivent à éviter l'affrontement.

Conclusion :

Et c'est au nom de ce sentiment d'hellénicité, de culture grecque partagée, que les Sinopéens et Xénophon arrivent à un compromis acceptable, à savoir la remise de vivres et une aide matérielle pour rentrer en Grèce sous forme de navires. Ce texte est aussi intéressant car il nous montre comment un Grec, Xénophon, devenu mercenaire dans l'Empire achéménide, peut être présenté comme vainqueur du Barbare, dans la plus pure tradition athénienne d'après les guerres médiques, et comment l'argument de l'hellénicité peut être parfois bien pratique d'un point de vue diplomatique.